



REVUE CARREFOUR SCIENTIFIQUE

N° 04, Volume 01, novembre 2025



Revue interdisciplinaire
de Philosophie, Littérature, Arts et Sciences sociales

Site internet : <https://revuecarrefourscientifique.net>

ISSN : 2958-8855

B.P 1328 KORHOGO
+225 0101 115 619 / +225 0759 997 580
E-mail : larevuecarrefour@gmail.com

REVUE CARREFOUR SCIENTIFIQUE

Revue interdisciplinaire
de Philosophie, Littérature, Arts et Sciences sociales

Semestrielle
N° 04, Volume 01, novembre 2025

Bases d'indexations et Facteur d'impact de REVUE CARREFOUR SCIENTIFIQUE



<https://reseau-mirabel.info/revue/17719/Revue-Carrefour-Scientifique?s=1lpp95a>



<https://aurehal.archives-ouvertes.fr/journal/read/id/610040>



TOGETHER WE REACH THE GOAL

<https://sjifactor.com/passport.php?id=23627>

LIGNE ÉDITORIALE

La philosophie est pensée agonistique. Comme telle, elle est un espace de dialogue critique et d'échange pluridisciplinaire. La pensée philosophique rencontre ainsi tous les champs du savoir avec lesquels elle entretient un commerce permanent. C'est ce qui fait de la philosophie un carrefour interdisciplinaire, un point d'ancrage et de passage de la pensée. Matrice génésique de toutes les sciences qu'elle a enfantées, la philosophie n'a jamais rompu le lien ombilical avec les autres régionalités scientifiques qui sont ses descendants disciplinaires.

Dès lors, on peut dire que la pensée philosophique est un foyer de rencontre et de séparation, de convergence et de divergence, de construction et de déconstruction. Derrière cette idée de rencontre et de séparation, se profile celle d'un espace de bifurcation ou de trifurcation où des régionalités scientifiques, des figures épistémiques et des personnages conceptuels viennent clarifier, renforcer ou mettre en crise les sources de leur enracinement métaphysique, payer leur dette épistémologique et accomplir leur relative autonomie disciplinaire. Pour tout dire, la philosophie est un carrefour épistémique et cognitif. Mais, si elle est carrefour, c'est-à-dire lieu où plusieurs cheminements théoriques et méthodologiques se croisent et se traversent, tout support qui prétend vulgariser sa cause ne doit-il pas, au nom du principe de la congruence des formes, épouser sa caractéristique ramificatoire ? Pour dire les choses de manière beaucoup plus précise, si la philosophie est carrefour, ses supports de vulgarisation ne doivent-ils pas être des espaces fusionnels, confusionnels et interactifs prompts à éclairer et à démêler les fils enchevêtrés de la réalité par la production de pensées rigoureuses et fermes ? Dans ces conditions, peut-il y avoir meilleur nom de baptême pour une revue d'un Département de philosophie que celui de Carrefour ? Pour bien se démarquer, ce Carrefour peut-il avoir meilleure caractéristique que celle de refléter la substance et la matière scientifiques ? Apparemment non ! C'est donc bien à propos que le Département de Philosophie de l'Université Peleforo Gon Coulibaly a choisi de baptiser sa plateforme de publication et de vulgarisation académique et épistémique du nom éponyme de *Revue Carrefour Scientifique*.

Revue Carrefour Scientifique, reprenant la charge métaphorique du carrefour, se positionne, dans l'univers des plateformes de vulgarisation scientifique, comme un nœud intersectionnel entre plusieurs voies se coupant, se découpant, se recoupant de manière symboliquement idéale aux fins de révéler les mal-entendus, dénouer les équivoques, traquer les incertitudes et les manquements ou réajuster les acquis, les enjeux et les perspectives à travers un cheminement heuristique pertinent et un questionnement érudit, fécond et prospectif.

Revue Carrefour Scientifique est donc un lieu d'incubation et de maturation des savoirs, où viennent se ressourcer des horizons du discours scientifique ; et, plus qu'un simple lieu de ressourcement, elle est un espace de déplacement, de remplacement et de renversement paradigmatique de la pensée à travers un questionnement informé, critique et rigoureux mû de créativité et d'inventivité théoriques. Elle est, au total, un instrument de la transformation du savoir, de la métamorphose conceptuelle, un outil méthodologique et épistémologique de vulgarisation scientifique et académique qui offre aux chercheurs et aux enseignants de multiples disciplines une assise rigoureuse et pertinente pour leurs travaux, à travers un renouvellement critique des méthodes, des théories, des résultats et des paradigmes.

Revue Carrefour Scientifique, revue en ligne, priorise les productions scientifiques de qualité pour faire éclore de nouvelles formes d'intelligibilités arrimées à des sources et ressources théoriques, doctrinales et conceptuelles issues du creuset de recherches novatrices et critiques. C'est pourquoi elle encourage le dialogue des modernités anciennes, présentes et à-venir à travers des articles originaux, des comptes-rendus et des publications de vulgarisation.

ADMINISTRATION DE LA REVUE**Directeur de Publication** : M. KOUMA Youssouf, Maître de Conférences**Directeur de Rédaction** : M. YAO Akpolê Koffi Daniel, Maître - Assistant**Secrétaire de Rédaction** : M. KONATÉ Mahamoudou, Maître de Conférences**COMITÉ SCIENTIFIQUE****Président**

Professeur POAMÉ Lazare – Université Alassane Ouattara

Membres

Professeur ASSI-KAUDJHIS Joseph Pierre – Université Alassane Ouattara

Professeur BAH Henri – Université Alassane Ouattara

Professeur BAMBA Assouman – Université Alassane Ouattara

Professeur BIYOGO Grégoire – Université Omar Bongo-Libreville

Professeur COULIBALY Adama – Université Felix Houphouët-Boigny

Professeur COULIBALY Daouda – Université Alassane Ouattara

Professeur DIAKITÉ Samba – Université Alassane Ouattara

Professeur EZOUA Thierry – Université Felix Houphouët-Boigny

Professeur KOUAME Jean Martial – Université Felix Houphouët-Boigny

Professeur KOUASSI Yao Edmond – Université Alassane Ouattara

Professeur KOUVON Komi Simon – Université de Lomé

Professeur KIYINDOU Alain André – Université de Bordeaux-Montaigne

Professeur MISSA Jean-Noël – Université Libre de Bruxelles

Professeur N'GUESSAN Depry Antoine – Université Felix Houphouët-Boigny

Professeur NSONSISSA Auguste – Université Marien Ngouabi-Brazzaville

Professeur PINSART Marie-Geneviève – Université Libre de Bruxelles

Professeur SANGARÉ Abou – Université Peleforo Gon Coulibaly

Professeur SANGARÉ Souleymane – Université Alassane Ouattara

Professeur SAWADOGO Mahamadé – Université Ouaga I Pr Joseph Ki-Zerbo

Professeur SORO Donissongui – Université Alassane Ouattara

Professeur TSALA MBANI André Liboire – Université de Dschang-Cameroun

Professeur ZONGO George – Université Ouaga I Pr Joseph Ki-Zerbo

COMITÉ DE RÉDACTION

Docteur DIOMAND Aipka – Université Peleforo Gon Coulibaly

Docteur SORO Nanga Jean – Université Peleforo Gon Coulibaly

Docteur DIOMANDÉ Zolou Goman Jackie Élise – Université Peleforo Gon Coulibaly

Docteur COULIBALY Sionfoungon Kassoum – Université Peleforo Gon Coulibaly

Docteur ZEBRO Nelly – Université Peleforo Gon Coulibaly

Docteur YÉO Djakaridja – Université Peleforo Gon Coulibaly

Docteur GNAHOUE Kouassi Fernand – Université Peleforo Gon Coulibaly

Docteur ANY Désirée Guillet – Université Peleforo Gon Coulibaly

Docteur KONÉ Seydou – Université Peleforo Gon Coulibaly

Docteur KOUADIO Konan Sylvain – Université Peleforo Gon Coulibaly

COMITÉ DE LECTURE

Professeur SANGARÉ Abou - Philosophie – Université Peleforo Gon Coulibaly

Docteur MC. KONATÉ Mahamoudou - Philosophie – Université Peleforo Gon Coulibaly

Docteur MC. KOUADIO Ekpo Victorien - Philosophie – Université Alassane Ouattara

Docteur MC. KOUADIO Koffi Decaird - Philosophie – Université Félix Houphouët-Boigny

Docteur MC. ZOUHOULA Bi Richard - Géographie – Université Peleforo Gon Coulibaly

Docteur MC. ADAMAN Sinan - Sociologie – Université Peleforo Gon Coulibaly

Docteur OUATTARA Moussa - Anglais – Université Peleforo Gon Coulibaly

Docteur DIOMANDE Soualio - Grammaire – Université Peleforo Gon Coulibaly

Docteur DRAMA Bédi - Économie – Université Peleforo Gon Coulibaly

Docteur KARAMOKO Mamadou - Grammaire – Université Peleforo Gon Coulibaly

Docteur KEWO Zana - Histoire – Université Peleforo Gon Coulibaly

CONTACTS

B.P 1328 KORHOGO

+225 0101 115 619 / +225 0759 997 580

larevuecarrefour@gmail.com

SOMMAIRE

1. Affects spinoziens et crise écologique : la société de consommation en question - Donikpoho David SORO, Aya Anne Marie KOUAKOU	1
2. Communication pour une meilleure représentation des risques environnementaux dans les quartiers précaires d'Attécoubé - Armelle Diane ZEGUIBA-LEGRE	18
3. Éducation et intégration africaine - Tamagadènin Sarah YEO, Doudjo Germain OUATTARA	35
4. La responsabilité de l'humain dans l'instrumentalisation de l'image de la femme en ligne - Fernand Kouassi GNAHOUE	51
5. La bonne gouvernance dans la problématique des transferts de technologies en Afrique - Méschac Olivier KOUASSI	68
6. Réflexion sur l'épistémologie du compromis - Golou Roseline GONDO.....	84
7. Réflexion critique sur les fondements du bonheur : Kant face aux stoïciens et aux épicuriens - Daniel Chifolo FOFANA	98
8. La démocratie de la caverne - Yao Sabin KOUADIO, Joël Sanpur Demahounout CAUNAN	111
9. Perceptions des populations face à l'assèchement du barrage hydro-agricole de Natiokobadara à Korhogo (Côte d'Ivoire) - Nawessoulou Jean-Paulin SORO, Adaman SINAN	130
10. Islam, paix et violence - Ibrahima KINDA	145

RÉFLEXION SUR L'ÉPISTÉMOLOGIE DU COMPROMIS

Golou Roseline GONDO

Université Peleforo GON COULIBALY

golouroseline@gmail.com

Résumé

Depuis les toutes premières réflexions épistémologiques formulées par les philosophes, la compréhension du savoir a beaucoup évoluée et ce de manière continue. Que cette évolution soit évidente, cela est un fait qui dépend non seulement du caractère instable des savoirs, puisque les sociétés humaines ne sont pas statiques, mais aussi de l'échange continu, sous l'influence de méthodes chaque fois renouvelées, entre savoir et non savoir. En fait, les savoirs ne sont qu'une suite de compromis. Ainsi, en passant d'une conception absolue et définitive à une approche qui se veut de plus en plus dynamique et ouverte, il faut reconnaître tout l'intérêt d'un compromis épistémologique capable de cerner les interactions entre sujets et objets. C'est le questionnement de ce compromis, en vue de mettre en relief les visages éclatés, qui constitue le cœur de cette étude analytico-critique.

Mots clés : Compromis - Épistémologie - Éthique - Philosophie - Savoir

Abstract

Since the very first epistemological reflections formulated by philosophers, the understanding of knowledge has evolved considerably and continuously. That this evolution is evident is a fact that depends not only on the unstable nature of knowledge, since human societies are not static, but also on the continuous exchange, under the influence of ever-renewed methods, between knowledge and non-knowledge. In fact, knowledge is merely a series of compromises. Thus, in moving from an absolute and definitive conception to an increasingly dynamic and open approach, one must acknowledge the full value of an epistemological compromise capable of grasping the interactions between subjects and objects. The questioning of this compromise, with a view to highlighting its fragmented facets, constitutes the core of this analytical and critical study.

Keywords : Compromise - Epistemology - Ethics - Philosophy - Knowledge

Introduction

Historiquement, la philosophie des sciences a posé ses fondamentaux autour de la tension entre deux conceptions majeures que sont la vision cumulative, voire linéaire et rationnelle du progrès scientifique et la conception pluraliste reconnue discontinuiste et historicisante dans le champ des productions du savoir. De cette tension, naît le reflet d'une difficulté fondamentale se résumant à la préoccupation suivante : dans un contexte de forte diversité paradigmatique, de mutations épistémiques et de différents conflits de rationalités, comment penser une possible unité ? Le compromis apparaît dans ce contexte comme une piste épistémique arpentable. En effet, le compromis, tantôt perché entre le marchandage (Leydet 2006, p. 84), la négociation et la compromission, se distingue de toutes ses approches susmentionnées. Selon P. Ricoeur (1991, p. 2), le compromis ne renferme aucune confusion. Il ne s'agit pas d'un simple accord. C'est un type d'accord qui nécessite des concessions réciproques en vue du bien commun et, dans certaines approches, il se distingue par une négociation fondée sur le respect mutuel. Ainsi dit-il

le compromis, loin d'être une idée faible, est une idée au contraire extrêmement forte. Il n'y a méfiance à l'égard du compromis, parce qu'on le confond trop souvent avec la compromission. La compromission est un mélange vicieux des plans et des principes de référence. Il n'y a pas de confusion dans le compromis comme dans la compromission.

Toutefois, négligée pendant longtemps dans les sciences humaines et sociales, la réflexion sur le compromis connaît un regain d'intérêt ces dernières décennies. De ce fait, le compromis est désormais au centre de nouvelles problématiques en sciences humaines, particulièrement en philosophie politique et morale. En partant de J. Elster (1989) qui soutient que les individus prennent des décisions souvent en recourant au compromis en contexte de conflits d'intérêts, à A. Gutmann et D. Thompson (1996) qui décrivent le compromis comme une vertu essentielle pour naviguer dans des sociétés pluralistes, l'on perçoit explicitement combien la conceptualisation du compromis apparaît comme un processus dynamique et évolutif sensiblement aux humanités. Il a moins été exploité en science comme concept ou s'il l'a été c'est sous d'autres formes.

La science, de façon décisive, a connu maintes bifurcations. Cette modalité semble même faire partie de son ADN si bien qu'aujourd'hui, dans un monde caractérisé par la diversité des perspectives, des savoirs et des cultures, que par la recherche de la vérité, il est inenvisageable de concevoir une quête de connaissance unique et universelle ; la quête d'une hypothétique pierre philosophale comme graal que déjà G. Bachelard (1993) inscrivait au nombre des obstacles épistémologiques à l'esprit scientifique, car entachée

de substantialisme, de subjectivisme, etc. Les défis contemporains étant à la fois scientifiques, éthiques, sociaux, exigent que la communauté savante remette constamment en cause ses acquis, fasse des concessions ou du moins des compromis. La capacité à naviguer entre les conflits d'intérêts et les divergences de point de vue devient un impératif. C'est dans cette perspective qu'une approche sur une épistémologie du compromis, comme horizon philosophique à prospecter prend tout son sens. L'objectif de cette réflexion est de mettre en examen la manière dont le compromis peut être intégré dans la production et la validation du savoir comme un principe épistémique central. Dans ce contexte marqué par la pluralité de rationalités, à quelle proportion l'épistémologie du compromis est-elle capable de valeurs épistémiques ? La réponse à cette préoccupation est que l'épistémologie du compromis est une approche à la fois critique et réflexive qui, par la reconnaissance de la pluralité des rationalités, offre une voie médiane dans le conflit des savoirs qui tendent à la scientificité. À l'aide d'une méthode analytique et critique, nous aborderons en premier lieu les fondements philosophiques d'une épistémologie du compromis avant, dans le second moment, de mettre en examen ses différentes applications dans les sphères du savoir tout en ouvrant une brèche sur ses tenants éthiques.

1. Aux fondements philosophiques de l'épistémologie du compromis

1.1. La science en mutation : les révolutions épistémologiques comme moteur essentiel au progrès de la science

L'histoire des sciences, si l'on la sortait des casques de l'anecdote ou des dates, « pourrait transformer de façon décisive l'image de la science dont nous sommes actuellement empreints » (T. S. Kuhn, 2008, p. 17). En effet, l'histoire de la connaissance est un récit assez complexe qui s'évertue à retracer l'évolution de la pensée humaine à travers les âges. Elle montre ainsi comment les hommes ont cherché à comprendre le monde, tout en passant par diverses phases marquées par des révolutions intellectuelles et des avancées scientifiques. Ainsi, l'on est passé de la connaissance prémoderne, marquée par des mythes et traditions, à une connaissance marquée par la philosophie grecque, caractérisant la naissance de la rationalité.

Dans la première, à savoir l'approche mythique, la connaissance était souvent transmise à travers des récits mythologiques et religieux. Toutes les explications des phénomènes du monde reposaient sur les croyances, des symboles, qu'on tenait pour des

vérités absolues. Ces vérités étaient principalement conservées par des figures d'autorité à l'instar des chefs religieux ou prêtres et avaient pour ultime but d'apporter des réponses aux questions métaphysiques (sens de la mort, origine de l'univers, de la vie, des êtres qui y vivent). La seconde forme de connaissance, marquée par des penseurs comme Socrate, Platon, Aristote, prend une direction qui l'éloigne des mythes ancestraux pour ne se fier qu'à la raison et l'observation. Cette philosophie posant ainsi les bases de la logique, de la métaphysique, de l'éthique ; fera de la quête du vrai une réflexion du monde naturel. Ceci marquera une rupture importante avec la pensée mythologique. Durant le moyen âge, l'on va assister à une rupture d'avec la raison pour laisser émerger la foi. Car, en Europe à cette époque, la connaissance était étroitement liée à la théologie. La pensée chrétienne dominant, la principale conservatrice du savoir était l'Église. À travers les universités naissantes et les monastères, la philosophie scolastique avec Thomas d'Aquin comme figure de proue va tenter de concilier la raison d'avec les enseignements religieux.

La Renaissance, avec la redécouverte des textes classiques et le retour à la rationalité et l'empirisme va rompre avec les idéologies médiévales pour laisser cours à l'innovation artistique et scientifique avec les figures emblématiques telles que Léonard de Vinci, Galilée et Copernic. Les frontières de la connaissance se trouvant ainsi repoussées, l'humanisme entendu comme le mouvement intellectuel par excellence à cette époque, place l'homme au centre des préoccupations. Cet humanisme de la renaissance va valoriser l'expérience individuelle et l'orientation de la pensée dans la liberté qui propulsera la révolution scientifique de l'époque moderne au XVII^e. Ainsi donc, le XVII^e siècle fera émerger des penseurs comme Galilée, Newton et Descartes. Toutes ces figures inaugurent un nouveau mode d'acquisition de la connaissance qui s'ancre dans l'observation empirique, l'expérimentation et la rationalité mathématique. L'outil prépondérant dans la compréhension du monde devient la méthode scientifique et la nature apparaît comme un ensemble de lois aptes à la découverte. Ce siècle qui marque l'optimisation de l'empirisme va être remplacé par un siècle où le pouvoir est concentré dans les sillons de la raison humaine. La raison se présente en effet au XVIII^e siècle comme la faculté capable d'apporter aux problèmes sociaux ainsi que politiques des réponses. À cet effet, il devient probable que l'humanité puisse, grâce à la diffusion du savoir, progresser indéfiniment selon certains philosophes à l'instar de Rousseau et Kant. Ainsi, les Lumières mettent en scelle l'idée d'une perfectibilité humaine par les canaux

comme l'éducation et la science. Cela se perçoit au XIV^e et XX^e siècle par la spécialisation de la connaissance, car « les spécialistes possédaient beaucoup plus de renseignements » (T.S. Kuhn, 2008, 43). Également, les sciences se subdivisent en disciplines autonomes. Des révolutions majeures telles que la théorie darwinienne de l'évolution ainsi que la relativité d'Einstein bouleversent la compréhension que l'homme a de lui et de l'Univers.

La connaissance est, aujourd'hui, devenue un domaine assez ouvert qui s'éloigne de toute sorte de clivage classique. Elle est dynamique et en permanente évolution. De ce fait, les frontières entre les disciplines deviennent floues, donnant à l'interdisciplinarité toutes ses marques de noblesse. L'interdisciplinarité est plus apte à fournir des réponses à des problèmes complexes liés aux exigences des sociétés contemporaines. Les sciences cognitives en sont l'illustration parfaite. C'est en ce sens qu'en combinant la psychologie, la linguistique, l'intelligence artificielle, elles auscultent la nature de la pensée humaine. Cette approche reflète l'intégration de plusieurs perspectives favorables à la compréhension des phénomènes complexes. Il ressort que l'histoire de la science est marquée par des périodes de stabilité puis par des changements radicaux qui insufflent à nos concepts et notre compréhension du monde de nouvelles orientations (T. S. Kuhn 2008, p .20). Ce sont ces bouleversements que Kuhn appelle "révolutions épistémologiques". Elles sont, selon lui, essentielles à la dynamique de la science. Ces révolutions, loin de se contenter de la réorganisation des connaissances déjà existantes, introduisent parfois de nouvelles manières de voir la réalité, générant pour ce faire une mutation profonde du savoir. La conception kuhnienne montre combien les révolutions épistémologiques sont à la fois un changement dans les théories, mais également une restructuration dans la manière dont les scientifiques perçoivent le monde, se posent des questions et interprètent les différents phénomènes. Si l'on s'en tient ainsi à toutes les révolutions qu'a connu le monde, en partant de la révolution copernicienne à celle de Newton, Darwin, la révolution quantique et la relativité (XX^e siècle), l'histoire nous situe sur le caractère essentiel des révolutions épistémologiques dans le progrès scientifique. Elles permettent en effet d'aller au-delà des limitations des paradigmes anciens, ouvrant par ailleurs la voie à de nouvelles recherches, à l'intrusion de nouvelles technologies et à de nouveaux questionnements philosophiques. Ainsi, « guidés par un nouveau

paradigme, les savants adoptent de nouveaux instruments et leurs regards s'orientent dans une direction nouvelle » (T. Kuhn, 2008, p. 157).

Dans son ouvrage *La structure des révolutions scientifiques*, Thomas Kuhn fait mention du concept de paradigme comme matrice essentielle aux disciplines. Cette matrice est une sorte de gage de la définition des objets, des méthodes ; voire des normes de reconnaissance des communautés scientifiques. Les concepts de changement de paradigme, de révolution scientifique, dans sa conception, ne sont pas une résultante de simple progrès cumulatifs du savoir, ils constituent un bouleversement profond de la vision du monde. Ces paradigmes qui se suivent sont incommensurables, car, pour lui, aucun langage neutre capable de comparer objectivement n'existe. Cette thèse kuhnienne qui fait des savoirs scientifiques des faits fondamentalement historiques, discontinus et contextuels rend assez difficile toute prétention à l'universalité de la rationalité scientifique. Sa tendance à peindre les paradigmes comme distincts et incapables de dialoguer est fortement battue en brèche par les approches de Feyerabend (1979), Dissakè (2001), Angèle Kremer, Marietti. Déjà dans *Contre la méthode*, l'opposition apparente faite à l'idée de l'imposition d'une méthode universelle met en scelle l'intérêt d'une considération du pluralisme épistémique. À cet effet, Malolo Dissakè (2001, p. 16) dit de Feyerabend que

Le pluralisme qu'il professe le sur plan épistémologique semble trouver tout naturellement son prolongement dans l'application à la diversité culturelle, surtout chez un auteur pour qui le discours sur la science n'est jamais éloigné des prises de positions politiques, puisqu'elles ont affaire avec la vie des gens et l'organisation de la société.

En proposant une forme de démocratisation apte à tenir chaque communauté dans ses propres affaires, la redéfinition de la « place et le rôle de la science », (Malolo Dissakè, 2001, p. 16) fait de la réflexion feyerabendienne un pont d'ouverture du compromis en science.

Si tel est le cas, opter pour l'épistémologie du compromis semble s'imposer à la communauté scientifique du fait des limites de l'épistémologie classique face à la complexité des sciences cognitives et leurs approches. En effet, dès les toutes premières théories épistémologiques, la connaissance a évolué progressivement ; passant d'une vision absolue et définitive à une approche plus dynamique, ouverte aux interactions possibles entre le sujet et l'objet dans un monde en évolution constante (Kremer-Marietti, 2005). Face à cette évolution permanente, le compromis apparaît comme un instrument de conciliation face au pluralisme épistémologique. Dans *l'épistémologie : état des lieux*,

Angèle Kremer Marietti peint une sorte de cartographie critique des différentes approches épistémologiques contemporaines qui à son sens doit considérer autant la théorie que l'expérience. Comme le stipule-t-elle si bien, « c'est dans cette prise au sérieux à la fois des théories et des expériences que réside la nouvelle force épistémologique du XX^e siècle » (Angèle Kremer Marietti, 2004, 106). Ce qui met en lumière son approche pluraliste des régimes de rationalités fermant la brèche à une approche unique de la légitimation des savoirs. Dans *épistémologiques, philosophiques, anthropologiques* (2005), Kremer Marietti formulait déjà le souhait d'un compromis entre la philosophie des sciences de la nature et la philosophie des sciences de l'esprit. Elle y propose une compréhension riche et plurielle de la science excédant le strict cadre méthodologique. Par cette triple perspective qu'elle offre dans cette œuvre naît la pensée de ce que l'on peut appeler l'épistémologie du compromis.

1.2. L'intérêt du compromis dans la dynamique scientifique

Les constructions à première vue scientifique de l'épistémologie se sont développées, de manière générale, « à partir des problèmes que se sont posés, tout au long de l'Histoire des sciences, les savants eux-mêmes » (H. Barreau, 2021, p. 11). L'épistémologie étudie la formation et la structure des concepts et des théories scientifiques. Elle se penche sur les processus et méthodes retenues par les hommes de science. Dès le début du XX^e siècle, les questions autour de la connaissance ; plus particulièrement celle de la connaissance scientifique contraignent l'épistémologie à adopter des stratégies cognitives aptes à cerner les complexités qui s'imposent à la communauté scientifique contemporaine.

Dans cette dynamique, si la philosophie et l'histoire sont indétachable l'une de l'autre ; l'épistémologie sensée les étudier, quant à elle, jouit d'une autonomie en tant que discipline. Du point de vue de l'ordre ainsi que de la cohérence, tel que l'aborde Kant dans la *Critique de la raison pure* à la confrontation faite dans la *Critique de la faculté de juger*, se trouve expliquée d'ores et déjà la distinction plausible entre expliquer et comprendre. Selon Kremer-Marietti ce qui apparaît comme un désordre de la nature en tenant compte des lois relatives à l'ordre dans la science classique, sont contre toute attente ; un ordre supérieur. Par conséquent, l'évidence selon laquelle l'épistémologie ne concerne pas que la connaissance scientifique, mais part bien au-delà, s'impose. Dans

notre approche, nous proposons de poser les bases d'une réflexion autour du "sens du compromis". Mais, avant d'introduire le concept de compromis en science, il va falloir expliciter ce qu'on va convenir de nommer compromis. C'est un accord qui implique un ensemble de concessions mutuelles. Cependant,

Un compromis n'est pas n'importe quel accord. Il a ceci de spécifique qu'il implique des concessions mutuelles. Par là il se distingue d'abord d'une capitalisation, qui correspond au cas où l'une des parties fait toutes les concessions : reddition sans condition, soumission d'une des parties à la domination de l'autre (P. Van Parijs, p. 5).

Généralement usité en société pour résoudre certains conflits ou désaccords afin d'atténuer les violences et garantir la paix civique, le compromis peut servir d'outil à l'épistémologie. La science mutée à une époque où les questions de pluralismes cognitifs et l'homogénéisation des savoirs se posent avec une grande acuité, impose à l'épistémologie une flexibilité nourrit d'un sens profond du compromis. Une réflexion pareille s'apparente d'une certaine manière à un pari assez optimiste sur l'avenir de la science fondé sur la ferme conviction que le compromis a un rôle à jouer dans la perspective transdisciplinaire qui s'impose à cette époque à la communauté savante. Arpenter une piste réflexive adossée au compromis peut dans une certaine approche donner sens et valeur au projet transdisciplinaire dont l'intelligence d'ensemble peut être résumée à l'acte épistémologique « de relier les connaissances du point de vue logique et philosophique » (A. Nsonsissa, 2019, p. 221). En effet, la réflexion sur l'épistémologie du compromis a pour ambition de montrer qu'aujourd'hui, toutes les connaissances scientifiques sont étroitement liées les unes aux autres, c'est-à-dire transdisciplinaires. Dans cette veine, Kuhn traduit dans la quatrième de couverture de *La révolution copernicienne*, le « caractère multiple de la révolution copernicienne, qui se traduit par une constante transgression des frontières établies entre la « science », « l'histoire » ou la « philosophie » (T. Kuhn, 2016, p. 13). Ce fait, selon Alain Berthoz, devrait aider à la compréhension des approches du réel comme de « nouvelles façons de poser les problèmes, parfois au prix de quelques détours, pour arriver à des actions plus rapides, plus élégantes, plus efficaces » (A. Berthoz, 2009, p. 11). À ce stade, le compromis peut servir de levier pour faciliter non seulement l'évolution des connaissances, mais également participer à la facilitation des coopérations interdisciplinaires, à encourager une pluralité de perspectives et à réduire les conflits générés dans les débats théoriques et méthodologiques. Souvent la science est traversée par des conflits théoriques entre paradigme ou école de pensée. Dans le domaine scientifique, le compromis peut faciliter

la création de cadre propice à l'innovation et ouvrir de nouvelles voies de réflexion. Il permet l'acceptation temporaire ou permanente de la coexistence des théories concurrentes, en reconnaissance du fait que chaque théorie puisse apporter une compréhension partielle ou spécifique d'un phénomène. La forme de pluralisme théorique qui en découlera pourrait servir de canal d'exploration de différentes approches sans les exclure de façon prématurée ; ce qui favorisera pour ainsi dire la recherche de solutions plus complète. Cette recherche de solution complète pourra servir de cadre de conciliation. Car dans les sciences humaines et sociales, le compromis est souvent nécessaire pour tenir compte de la diversité des valeurs, des contextes culturels et des enjeux éthiques. Ainsi, à la différence des propositions uniques, le compromis ouvre une brèche qui laisse la latitude à l'exploration de plusieurs options qui tiennent compte des différentes perspectives morales ou politiques dans le déploiement scientifique.

2. Les différentes applications du compromis dans les sphères du savoir

2.1. Compromis et diversité épistémologique

Comme l'a souligné Léna Soler, le gouffre qui s'est creusé pendant ces dernières années entre scientifiques et philosophes est devenu impossible à ignorer. Cependant, le savoir scientifique aujourd'hui a atteint

un niveau où des questions philosophiques surgissent d'elles-mêmes, sans échappatoires possibles. Devant des notions aussi peu familières que l'indiscernabilité des particules, l'antimatière, la non-séparabilité, etc., le chercheur ne peut plus s'en tenir au vieux précepte : « explore le comment et ne te soucie de rien d'autre ». Des questions telles que : « qu'est-ce que la cause, les données empiriques, les modèles, la vérité, la réalité, à quoi la science donne-t-elle accès, etc. » ne peuvent pas ne pas se poser à lui. (L. Soler, 2019, p. 1).

Il est en effet difficile d'envisager une approche scientifique avec les rudiments classiques dont se servait l'épistémologie. Observer en direction d'un dialogue entre sciences devient de moins en moins discutable. En ce sens, dans *Introduction à la pensée complexe* Edgar Morin (1990, p. 64), reconnaît que :

l'épistémologie, il faut le souligner en ces temps d'épistémologie gendarme, n'est pas un point stratégique à occuper pour contrôler souverainement toute connaissance, rejeter toute théorie adverse, et se donner le monopole de la vérification, donc de la vérité. L'épistémologie n'est pas pontificale ni judiciaire (...) elle est le lieu à la fois de l'incertitude et de la dialogique. En effet, toutes les incertitudes que nous avons relevées doivent se confronter, se corriger, les unes les autres, entre dialogue sans toutefois qu'on puisse espérer boucher avec du sparadrap idéologique la brèche ultime.

Dans ce contexte, proposer une épistémologie du compromis s'avère être une réponse face à cette tension naissante dans le champ des rationalités scientifiques. En effet, l'intérêt d'une épistémologie du compromis est justifiable par le pluralisme épistémologique. Ce pluralisme revêt un caractère de reconnaissance de la diversité des méthodes, des perspectives et des critères de validité dans la production des connaissances. Cette pluralité s'oppose à la conception selon laquelle l'idée d'une vérité serait unique et universelle. Ce pluralisme, impliquant l'acceptation d'une pluralité de vérités ou savoirs, impose la coexistence de ces différents types de savoirs, chacun dans son contexte propre. Le compromis que cela implique est l'acceptation de la science tant dans sa dénomination singulière que plurielle. Car,

au premier abord, les liens sémantiques entre la science et les sciences semblent triviaux. Parler de la science au singulier, c'est se référer à l'idée générale de scientificité (que l'on peut préciser au moyen d'une définition). Mentionner les sciences au pluriel, c'est sous-entendre l'existence d'une multitude de disciplines qui d'un côté diffèrent de l'autre sont semblables en ce sens qu'elles sont des instanciations particulières de l'idée de science (d'où la dénomination commune de « science »). L'on ne voit pas dans ces conditions pourquoi il y aurait lieu d'opposer le pluriel et le singulier (L. Soler, 2019, p. 17).

Ce pluralisme sert de fondement à l'épistémologie du compromis. En effet, en tant que fondement de l'épistémologie du compromis, l'examen du pluralisme épistémologique se situe à l'intersection d'un ensemble de domaines du savoir au sein desquels la diversité des perspectives ainsi que des réalités intègre des ajustements, des négociations et même des concessions mutuelles. En créant des cadres théoriques au sein desquels les différentes méthodes de recherche ou théories peuvent coexister sans impérativement être en conflit, le compromis apparaît tel un moyen de conciliation de ces diverses approches.

Dans les sciences sociales, le pluralisme se réfère à la reconnaissance de la complexité des phénomènes sociaux, où diverses forces et dynamiques sont en jeu. Ces disciplines ont pour devoir l'intégration des approches variées, car les phénomènes sociaux sont assez complexes pour être saisis par une seule perspective. L'épistémologie du compromis intègre des méthodologies plurielles (quantitatives et qualitatives), des théories contradictoires (fonctionnalisme, interactionnisme, marxisme, etc.) et des perspectives plurielles (perspectives de genre, de classe, de race, etc.). Le compromis dans les sciences sociales permet la combinaison des différentes approches pour une compréhension plus nuancée des réalités sociales. Cela est perceptible en sociologie. Il y existe la coexistence des théories macro- sociologiques (étudiant les grandes structures sociales) et microsociologiques (qui se focalisent sur les interactions individuelles). Le

pluralisme qui se manifeste dans les sciences naturelles, à travers les différents paradigmes scientifiques coexistant, met en scelle parfois une compromission pendant des périodes de révolution scientifique. Comme l'a écrit Kuhn, « le renouvellement des outils est un luxe qui doit être réservé aux circonstances qui l'exigent. La crise signifie qu'on se trouve devant l'obligation de renouveler les outils » (T. Kuhn, 2008, p. 113). Dans les sciences cognitives, le compromis est de mise dans l'impératif de la transdisciplinarité. Elle se produit à travers des interactions entre différentes disciplines, cultures ou perspectives épistémiques : « les objets mentaux s'extériorisent et se stabilisent dans la forme des objets culturels à travers la création des institutions : là, gît probablement, d'après nous, le secret des liens qui unissent les neurosciences à l'anthropologie sociale et à l'ethnologie » (A. Kremer - Marietti, 2001, p. 59). Cette complémentarité de certaines traditions de savoirs crée un dialogue interculturel et des savoirs endogènes. L'épistémologie du compromis peut mettre en exergue la manière dont deux traditions de savoir, visiblement distincts peuvent coexister et s'enrichir. Sans être une compromission, le compromis, loin de chercher un quelconque effacement des différences, est une option pour organiser et faire coexister les différentes disciplines en les extirpant du dogmatisme qui vise à imposer une rationalité unique et le relativisme absolu qui tend à laisser toutes les théories sans articulation possible. Déjà en sciences environnementales et biologies de la conservation, ces savoirs sont de plus en plus reconnus et intégrés. Faire coexister des traditions de savoirs est un canal d'enrichissement lorsqu'elles sont enclines au respect et à la collaboration. Ainsi pourrait-il être effectif l'enrichissement mutuel pour une compréhension plus complète du monde. Dans cette perspective, le compromis peut être entendu comme une lucarne voire un espace d'entre- différence, qui permet aux disciplines rivales de coexister dans les stricts respects des différences et divergences. Toutefois, quels peuvent-être les enjeux politiques et éthiques d'une épistémologie du compromis ?

2.2. Les enjeux éthiques et politiques de l'épistémologie du compromis

Une éthique selon Kremer-Marietti (A. Kremer- Marietti, p. 2005), n'est pas

librement suspendue au-dessus de nos têtes dans une totale indépendance, mais au contraire qu'elle était fondamentalement reliée à une logique et cela de façon systématique. De telles normes ainsi fondées sont dépendantes d'un savoir, c'est-à-dire non seulement d'une forme logique et épistémologique, mais encore d'un contenu cognitif.

En effet, l'épistémologie du compromis ne se limite pas unilatéralement aux questions techniques, scientifiques ; elle soulève également des enjeux éthiques et politiques significatifs, dans la mesure où le lieu d'application de la science demeure la société. En vérité, c'est dans une société soucieuse des valeurs telle que la liberté, que le compromis peut prendre une tendance politique pour garantir une coexistence démocratisée des savoirs. Cela est tout aussi favorable aux savoirs minoritaires, voire endogènes. Dans cette veine, Dissakè lève l'équivoque sur le lien structurel que Feyerabend établit entre l'épistémologie et la politique. Pour lui, en effet, la liberté épistémique devient une libération sociale dès l'instant où la promotion de la démocratisation des savoirs est réussie. Le fait est que pour lui, la science doit être un espace assez ouvert, exempt de toute forme de dogmatisme favorisant la confrontation et la coexistence de différentes formes de connaissances. Son argument principal est que la science n'est rien d'autre qu'une tradition de plus à l'instar de la religion et autres. Ainsi,

Une bonne part du prestige de la science vient de son lien avec l'État, en sorte que les procédures scientifiques sont en quelque sorte et par avance déclarées légitimes, ce qui permet que des crédits leur soient consacrés, qu'elles excluent les concurrences et qu'elles puissent avoir un développement serein. (M. Dissakè, 2001, p. 124)

Dans cet ordre, le compromis épistémologique a l'obligation de tenir une exigence éthique en ce sens qu'il a pour objectif d'éviter une absolutisation des modèles de savoirs en les contraignant à s'inscrire dans une pluralité de perspectives. La convention en est selon Kremer-Marietti le pont de liaison qui insuffle des accords qui se veulent collectifs. Le compromis en épistémologie se présente ainsi comme la ligne médiane entre la société, la logique interne des disciplines et les attentes sociales.

Partant, qu'ils soient d'ordre scientifique, politique ou social, les compromis impliquent souvent des concessions médianes entre différentes valeurs, objectifs ou intérêts. Ainsi, l'épistémologie du compromis dans les sociétés contemporaines est intimement liée à la perception de la science et son acceptation par le public. Pour faire accepter les compromis scientifiques par la société, la confiance dans la science est fondamentale. Nonobstant cela, il survient parfois des divergences entre la façon dont les scientifiques, les politiques et le public perçoivent les différentes validités des connaissances. L'épistémologie du compromis posée à l'intersection de la science, de la société et de la politique est un processus dynamique où les différentes tensions entre connaissance, pouvoir et valeurs se doivent d'être résolues. L'enjeu consiste à maintenir dans un état d'équilibre les exigences de la rigueur scientifique, les impératifs de

démocratie politique et les préoccupations sociales. Si l'épistémologie du compromis est justifiable dans la conception scientifique, elle doit tenir pour respect la pluralité des savoirs et des perspectives. Et ce, dans les strictes réserves éthiques.

Conclusion

En philosophie tout comme dans les sciences sociales, le compromis est situé entre le conflit et le consensus. Loin de constituer la victoire ou la possible fusion des parties ou de la totalité des différentes positions, le compromis est une construction provisoire souvent partagée tendant à faire cohabiter des différences. Ainsi, réfléchir sur l'épistémologie du compromis révèle toute l'importance d'articuler harmonieusement les différents types de savoirs, valeurs et intérêts présents en science. Loin d'être une concession ou une dilution de la vérité scientifique, la proposition du compromis constitue un processus tentant de concilier des perspectives parfois divergentes face aux incertitudes et limites de la connaissance. Ici, l'enjeu est de mettre en exergue la nécessité pratique et le défi éthique qu'une telle approche peut impliquer. Penser une telle épistémologie engage des prises de décisions éclairées, malgré l'incertitude, dans le respect de la diversité des points de vue et des intérêts. Ladite épistémologie repose sur l'ouverture au pluralisme, sur le dialogue et l'attention aux répercussions sociales et politiques des décisions.

En clair, réfléchir à une épistémologie du compromis, c'est admettre que dans le monde complexe et indépendant dans lequel nous vivons, trouver un équilibre entre l'exigence de rigueur scientifique et les attentes sociales est plus qu'essentiel. C'est une tentative de proposition d'approche qui propose un cadre de réflexion sur une connaissance intersubjective, réflexive et négociée. Dans un monde où le savoir n'est consolidé que dans une logique de pluri-transdisciplinarité, il ne peut être que l'apanage d'une médiation entre les différentes approches. Ainsi, le compromis se présente tel un principe actif d'une sorte d'intelligence partagée. Et cela ne constitue en rien une faiblesse, encore moins une dilution du savoir, mais un élargissement des frontières qui laisse d'autres approches exploitables dans un univers scientifique qui depuis l'avènement de la physique quantique, adopte un langage interprétatif des réalités.

Références bibliographiques

- BACHELARD Gaston, 1993, *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin.
- BARREAU Hervé, 2012, *L'épistémologie*, Paris, PUF.
- BERTHOZ Allain, 2009, *La simplicité*, 2009, Paris, Odile Jacob.
- DISSAKÈ Emmanuel Malolo, 2001, *Feyerabend : épistémologie, anarchisme et société libre*, Paris, PUF.
- KREMER MARIETTI Angèle et DHOMBRES Jean, 2006, *L'épistémologie : état des lieux et positions*, Paris, Ellipses.
- KREMER MARIETTI Angèle, 2005, *Épistémologiques, Philosophiques, Anthropologiques*, Paris, L'Harmattan.
- KREMER MARIETTI Angèle, 2001, *La philosophie cognitive*, 2001, Paris, L'Harmattan.
- KUHN Thomas S., 2008, *La structure des révolutions scientifiques*, 2008, trad. Laure Meyer, Paris, Flammarion.
- MORIN Edgar, *Introduction à la pensée complexe*, 2005, Paris, Seuil.
- NACHI Mohamed, 2004, « Compromis », in *Antropen*, Volume 43 N° 2 pp. 307- 330.
- SOLER Léna, 2009, *Introduction à l'épistémologie*, 2019, Paris, Ellipses.
- VAN Parijs Philippe, « Qu'est-ce qu'un bon compromis », in : *Raison publique*, N°2 p. 229 - 243.